



IFLA COUNCIL AND GENERAL CONFERENCE COPENHAGEN, 1997

Division number: VIII

Professional group: Regional Activities: Africa

**121-AFRICA-3-F**

Joint Meeting with:

code number of paper

**THEME** (if applicable):  
*Human Resource Development and Competencies*

**Title:**  
 Bibliothèque et priorités culturelles en Afrique

**Author(s):**  
**Bernard Dione**  
 Bibliothèque Centrale de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar  
 Dakar, Senegal

**ABSTRACT**

For internal use only: (to be filled in by IFLA HQ)		To be filled in by officer					
Meeting Number: <b>116</b>	<b>SI: Yes</b>	Arranged for translation into:	E	F	G	R	<u>S</u>
Paper available on disk: No		Signature of Section/RT Officer:					
Estimated number of participants in the meeting:							

## **BIBLIOTHÈQUE ET PRIORITÉS CULTURELLES EN AFRIQUE**

### **RÉSUMÉ**

Si l'on ne prend pas en compte les bibliothèques de l'Antiquité, comme celle d'Alexandrie et les bibliothèques musulmanes, on peut dire que l'histoire de la bibliothèque africaine est née avec la colonisation. Or, celle-ci se fondait sur une négation des cultures autochtones des peuples colonisés. Il s'y ajoute que ces cultures étaient essentiellement fondées sur l'oralité.

Mais, dès les années 1980, la crise de ce mouvement révélera ses limites. La crise économique finira par mener à un glissement du paradigme identitaire vers une thématique de la culture comme facteur de développement.

Mais, dès les années 1980, la crise de ce mouvement révélera ses limites. La crise économique finira par mener à un glissement du paradigme identitaire vers une thématique de la culture comme facteur de développement.

Le rôle de la bibliothèque doit être alors d'aider les cultures à se féconder mutuellement en collectant et en rendant disponibles toutes les oeuvres humaines qui se traduisent en culture. Ainsi, elle rend à la culture son dynamisme, sa capacité à se construire, à se réinventer et à se déployer en une idée élevée de l'humain.

## BIBLIOTHÈQUES ET PRIORITÉS CULTURELLES EN AFRIQUE

---

Il est sans doute très difficile de faire l'historique de la bibliothèque en Afrique. Néanmoins, il est possible de percevoir deux périodes. Une première qui débiterait avec l'ère pharaonique et se terminerait avec les bibliothèques musulmanes.

En effet, on sait que les prêtres égyptiens conservaient les hiéroglyphes, les fameuses annales sacrées recensant tous les événements significatifs du royaume. Ainsi, tous les temples importants avaient, dans leur enceinte une bibliothèque. Cet usage se perpétuera jusqu'aux périodes hellénistiques et romaines <sup>(1)</sup>. De même, on peut penser que "les religions du livre", qui très tôt, dans leur développement ont touché l'Afrique, ont mis sur pied des bibliothèques dans les synagogues, les monastères et les medersas.

Mais, ces bibliothèques, dont la plus célèbre restera celle d'Alexandrie ont disparu de nos jours dans leur grande majorité.

Quant à la seconde période, celle de l'histoire de la bibliothèque moderne, elle date de l'ère coloniale. Elle est étroitement liée à la mise en place et à l'organisation des services administratifs, judiciaires, militaires du pouvoir colonial aux XIXe siècle. En cette période, "la création et l'organisation des structures d'information et de documentation (...) étaient avant tout destinées à répondre au besoin d'information des agents de l'administration dans l'exercice de leur fonction" <sup>(2)</sup>. Elle n'obéissait donc pas, du moins à ses débuts, à un quelconque projet ou programme culturel. Mais cela changera très vite.

---

<sup>1</sup> ABADI, Mostafa el. – Vie et destin de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie. – Paris : UNESCO, 1992. – p.74

<sup>2</sup> Les bibliothèques en Afrique Occidentale Française : 1880-1958. – In : Libri, vol. 12, n°4, 1992. – pp. 331

En effet en 1852, un arrêté de Faidherbe daté du 22 juin amorce la reprise en main par le colonisateur de l'instruction qui jusque là était, en AOF du moins, assurée par les congrégations religieuses. Avec l'organisation de l'instruction publique, se mettait en place la "mission civilisatrice" de l'Occident. Celle ci contrairement à ce qu'on a pensé ne visait pas l'assimilation. Car assimiler, c'est rapprocher en identifiant. Or, le projet colonial n'a jamais consisté à identifier indigènes et occidentaux : "l'essentiel... est de faire comprendre aux élèves, la différence qu'on est bien souvent forcé de constater entre le passé de leur pays, instable et sanglant et le présent pacifique et fécond ; et de montrer qu'un progrès, si grand et si rapide, est dû à l'intervention d'une nation puissante et généreuse" <sup>(3)</sup> à qui l'on doit reconnaissance et soumission. D'ailleurs, il convient de donner aux indigènes le strict minimum. En effet selon Albert Sarraut, ancien Ministre des colonies, "les hautes spéculations scientifiques, sont un vin capiteux qui tourne les têtes. Certains tempéraments, n'offrent guère de résistance aux excitants... l'enseignement supérieur suppose une hérédité préparatoire, un équilibre des facultés réceptives, et un jugement dont seule une très faible minorité de nos sujets et protégés, sont capables" <sup>(4)</sup>. Dans ces conditions, l'instruction publique ne vise aucun développement culturel du colonisé. Il s'agit plutôt d'obéir au devoir colonial et aux nécessités politiques et économiques qui imposent à l'oeuvre d'éducation coloniale une double tâche : "...d'une part, de former les cadres indigènes qui sont destinés à devenir nos auxiliaires, et d'assurer l'ascension d'une élite soigneusement choisie... d'autre part, d'éduquer la masse, pour la rapprocher de nous et transformer son genre de vie..." selon le mot de Brevié <sup>(5)</sup>. Très vite, cette entreprise coloniale se radicalisera.

---

<sup>3</sup> .Gouverneur Général Roume. – In Journal Officiel de l'AOF, n°1054 du 10 mai 1924. – p.5 (cité par WADE, Ibrahima.- L'Assimilation comme idéologie dominante de l'éducation coloniale au Sénégal avant la seconde guerre : mythe ou réalité ? .- Paris : Université René Descartes, 1984.- 23p. (Mémoire de DEA)

<sup>4</sup>.SARRAUT, A. – Grandeurs et servitudes coloniales. – Paris : éd. Du Centurion, 1941. – p.152 (cité par WADE, Ibrahima....p. 14

<sup>5</sup> .Cité in WADE, Ibrahima.- op. cit. p.14

Elle finira par s'acharner particulièrement "sur la dimension culturelle des sociétés qu'elle soumettait dans le but, partout de rompre le lien de l'Africain avec son passé, par l'interdiction et la destruction des références culturelles autochtones (cultes, symboles, totems, langues, coutumes), le tout au profit des valeurs exogènes" <sup>(6)</sup>. C'est pourquoi, même si au tout début de la pénétration coloniale, les livres utilisés par les instituteurs étaient ceux de la métropole, les administrateurs coloniaux vont insister pour que les manuels soient ajustés aux besoins des indigènes, c'est à dire qu'ils fassent bien comprendre les avantages de la colonisation.

Aussi, dans les bibliothèques ne trouvait on que des ouvrages destinés à répondre aux besoins d'information des agents de l'administration coloniale dans l'exercice de leur fonction. Les fonds seront constitués de traités de jurisprudence, de recueils de lois, de codes militaires ou de commerce, de journaux officiels.

Puffs, certaines bibliothèques ajouteront à ce fonds des ouvrages moins spécialisés comme la littérature, la culture générale destinées aux européens, aux mulâtres et à quelques instruits <sup>(7)</sup>.

En réaction à cette entreprise systématique de destruction, d'acculturation ou d'aliénation culturelle, se met en place un mouvement d'affirmation de l'identité culturelle africaine. Ce mouvement sur le plan politique revendiquera la libération du continent. Mais aussi, bien après les indépendances tentera de valoriser les produits et les valeurs culturelles africaines dans l'espoir d'une réappropriation identitaire.

---

<sup>6</sup> .DIAGNE, S.B. ; OSEBI, H.- La question culturelle en Afrique : contextes, enjeux et perspectives de recherches.- Dakar : CODESRIA., 1996.- p. 2

<sup>7</sup> SENE, Henri.- Les bibliothèques en Afrique Occidentale Française : 1800-1958.- In: Libri, vol 48, n)4, 1992.- p. 312

Elle conduira à un "panafricanisme culturel" officiellement affirmé dans la Charte de l'Organisation de l'Unité Africaine de 1963 et repris dans les résolutions de la Conférence d'Accra sur "les politiques culturelles en 1975" (8). L'intégration culturelle était ainsi mise au service de l'unité africaine.

Mais, très tôt les crises ne tarderont pas à se faire jour. D'abord les conflits ethniques au sein des Etats, puis les conflits entre Etats révéleront les limites de ce discours panafricaniste. La rupture interviendra au début des années 1980. Sous l'effet de la crise mondiale, "l'intérêt va de plus en plus se transférer sur la culture considérée comme recours, complément ou facteur du développement. La thématique de la "dimension culturelle du développement se substitue progressivement au paradigme de la valorisation identitaire, sans pour autant le dissoudre complètement" (9).

Mais, qu'est-ce que la culture ? "C'est l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances" selon la déclaration de Mondiacult, lors de la Conférence mondiale sur les politiques culturelles organisée par l'UNESCO, à Mexico, en 1982 (10).

La priorité en Afrique devient, dans le cadre de cette définition, comment opérer un changement radical des comportements individuels et collectifs des acteurs sociaux afin de s'attaquer à la correction des déséquilibres économiques de plus en plus aigus sur le continent.

---

8 . DIAGNE, S.B. ; OSEBI, H.- Op. Cit p. 3

9 . Idem, p. 3-4

10 Idem, p. 11-12

Or, dans une telle approche de la culture comme facteurs de développement, "l'information est une denrée essentielle. Elle est même la condition sine qua non du succès des programmes prioritaires de développement. Elle permet de soutenir et d'éclairer les capacités nationales dans ces domaines et de constituer une force motrice pour les utilisateurs concernés dans leurs activités de tous les jours : scientifiques, techniciens, entrepreneurs, fermiers, agents de coopératives, universitaires etc." <sup>(11)</sup>.

Mais paradoxalement, dans les politiques de développement économique et social de ces pays, "la place essentielle de l'information a été souvent oubliée et, quand ce n'est pas le cas, la priorité qui lui est accordée reste en général très faible (...). Pour l'heure, des efforts sont encore à déployer pour faire prendre conscience aux responsables africains que l'information est pour le développement une base essentielle de progrès. Elle favorise l'échange des idées et des expériences, facilite l'accès au savoir et au savoir faire" <sup>(12)</sup>.

Certes, il existe des bibliothèques et des centres de documentation mais ils disposent souvent de faibles moyens (équipements, collections, capacité d'accueil, etc...)

A cette faiblesse structurelle, il faut ajouter un autre handicap non moins sérieux : la faiblesse du public utilisateur.

En effet, analysant le profil des usagers des structures documentaires en Afrique, Raphaël NDIAYE a montré qu'elles excluent la majorité de la population. Ainsi note t il que "nous sommes, avec les institutions documentaires classiques, dans l'univers de l'écriture.

---

<sup>11</sup> . BOUSSO, Amadou A. : THOMPSON, Julian T.- L'information pour le développement en Afrique : problématique.- In : Afrique contemporaine, vol. 28 ; n° 151, 1989.- p. 11

Aussi, seuls y ont accès ceux qui ont déjà eu la chance de passer par l'école et d'être alphabétisés, en particulier dans les langues de communication internationale et à travers l'alphabet latin <sup>(13)</sup>. En plus de l'analphabétisme, il convient de noter le caractère essentiellement oral de la culture africaine.

Dans ces conditions, la problématique essentielle de la bibliothéconomie en Afrique est celle ci : comment collecter et diffuser, de manière rapide et efficiente, l'information nécessaire au développement socio culturel des masses africaines souvent analphabètes. En d'autres termes, quelles bibliothèques pour l'Afrique, aujourd'hui ?

Des expériences intéressantes visant à répondre à cette question ont vu le jour depuis quelques années <sup>(14)</sup>. Elles sont regroupées sous les concepts "d'information à la base", "d'information en milieu rural", "d'information dans les zones défavorisées", etc.

La philosophie globale de ces expériences est : comment dépasser le stéréotype selon lequel la bibliothèque est inévitablement liée au livre et que le fait de savoir lire soit un préalable au besoin et à l'utilisation de l'information. Les expériences font appel aux technologies audio visuelles pour contourner le handicap de l'analphabétisme. C'est le cas des projets audio thèques du Mali et de bien d'autres.

Mais ces expériences de "centres ruraux d'information" posent un certain nombre de problèmes qui, en fait, s'enracinent dans les caractères contradictoires des deux cultures en présence : une culture écrite qui est à l'origine de la gestion de la mémoire collective sous forme de bibliothèques et une culture de l'oralité qui avait ses méthodes de collecte

---

<sup>12</sup> . Idem, p. 10 et 11

<sup>13</sup> . NDIAYE, Raphaël.- Communication à la base : enracer et épanouir.- Dakar ENDA - T.M, 1994.- p. 64



et de diffusion de l'information. Dans ce cas, la question principale devient celle de savoir si l'on peut adapter la bibliothèque aux critères de gestion de l'information des traditions et cultures orales. Avec quels instruments et quelles formations pour les professionnels de l'information et dans quelles structures ?

Toutes ces interrogations, du reste assez complexes à démêler, expliquent sans doute la difficulté que rencontrent ces expériences à élaborer et à préparer un modèle universalisable. Ce n'est pas là nier l'efficacité et l'intérêt des stratégies alternatives de diffusion de l'information. Mais d'un point de vue épistémologique, la justification d'une science de l'information dépend au moins en partie de la capacité à définir un paradigme commun. Ce que la diversité des expériences ne parvient pas encore à faire. Leurs produits et leur vocabulaire restent encore très peu normalisés.

Un moyen terme nous semble apparaître dans la liaison faite régulièrement entre bibliothèque et alphabétisation ou éducation de base. On la retrouve assez souvent d'ailleurs dans les expériences de transfert de l'information en milieu rural et en milieu défavorisé. Cette approche est loin d'être récente. Elle n'a non plus rien perdu de son actualité et de sa pertinence.

L'UNESCO et l'IFLA avaient dès 1948-1950 perçu le rôle que pouvaient jouer les bibliothèques dans l'éducation de base<sup>(15)</sup>. Cette prise de conscience s'était matérialisée par le stage d'études de Malmö de 1950. Le thème général de l'éducation des adultes avait été alors traité sous trois aspects différents : 1° utilisation de la bibliothèque comme moyen d'éducation des adultes dans les régions du monde qui sont encore insuffisamment développées et où l'éducation de base fait défaut (...); 2° utilisation par la bibliothèque

---

<sup>14</sup> Cf. La diffusion de l'information dans les communautés rurales en Afrique : actes du séminaire tenu à Gaborone, Botswana, 20-25 juin 1994, IFLA ALP.- (project report ; 8)

<sup>15</sup> HOULE, Cyril O. Le rôle des bibliothèques dans l'éducation des adultes et dans l'éducation de base. Paris : UNESCO, 1951. 201 p.

des moyens récents de diffusion de la pensée (films, radio, enregistrement et télévision) pour développer l'éducation des adultes et notamment les activités collectives et communautaires ; 3° problème général du rôle de la bibliothèque dans l'éducation des adultes (buts, activités, appréciation des résultats).

Ainsi, les professionnels doivent se battre pour que les politiques d'éducation de base en Afrique puissent être soutenues par des réseaux de bibliothèques modernes et fonctionnelles utilisant toutes les technologies disponibles. Mais ces bibliothèques pour néo alphabétisés doivent aussi s'investir dans la collecte et la valorisation des savoirs et des cultures locaux afro que les populations puissent aussi être producteurs et échangeurs d'information. C'est seulement ainsi qu'elles pourront se sentir plus impliquées et plus intéressées.

En outre, toute approche qui ne viserait pas à faire reculer l'analphabétisme se heurterait très vite à l'accélération du progrès technique et technologique. En effet, même si le livre sous sa forme actuelle disparaissait, pour être remplacé par l'édition électronique, on continuerait à écrire et à lire sur des ordinateurs ou sur d'autres supports dont l'utilisation requiert un minimum de formation. A cela, s'ajoute le fait qu'il y a une corrélation précise entre le type d'information recherchée et le niveau de formation de l'utilisateur. L'utilisateur analphabète perdrait du coût toute la somme de culture consignée dans les bibliothèques, qu'elle soit disponible dans les livres ou sur les grands réseaux de communication qui, de nos jours sont des réalités incontournables.

Or, le lecteur africain doit pouvoir tirer de ses dialogues avec les auteurs, vivants ou morts qu'il fréquente, la conscience selon laquelle la tradition n'est point une évocation stérile des choses mortes, du passé, "mais elle est découverte d'un élan créateur qui se transmet à travers les générations et qui à la fois, réchauffe et éclaire (<sup>16</sup>).

---

<sup>16</sup> Gaston. L'homme moderne et son éducation. Paris : PUF, 1962.p.125

La bibliothèque est une tentative de réalisation de ce vieux rêve de l'homme de posséder, de concentrer en un lieu précis toute la science et la connaissance de son époque. Par ce fait même, elle est lieu de rencontre, appel à la tolérance et ouverture à l'autre et à ses apports féconds. Ainsi, elle permet de saisir de manière plus dynamique ce que d'aucuns appellent aujourd'hui la "question culturelle en Afrique" et dont la priorité est de saisir que "l'oeuvre de l'homme qui se traduit en culture ne meurt que de se trahir, c'est à dire de se penser, frileusement, comme à protéger des autres cultures, ou de la technique. Une culture est capacité à se construire, à se réinventer, à se déployer en une idée élevée de l'humain, c'est là sa seule défense. Recroquevillée sur une identité de réaction, elle est déjà morte (<sup>17</sup>).

La bibliothèque est le lieu où se sent le plus ce fait caractéristique de notre modernité qu'aujourd'hui, on appelle globalisation ou mondialisation. Ce phénomène nous montre en effet, que nous sommes entrés dans le temps du monde fini selon le mot de Valéry. Cela veut dire que "ce n'est pas seulement qu'il n'y ait plus d'espaces humains séparés et s'ignorant, c'est à la fois l'interdépendance et l'accélération ; les parties du monde pèsent les unes sur les autres de plus en plus fortement dans un ensemble qui non seulement se transforme vite, mais se transforme de plus en plus vite (<sup>18</sup>).

L'outil type et l'illustration vivante de ce trait de notre monde moderne, c'est INTERNET ou les INFOROUTES. Internet, en effet réalise la bibliothèque virtuelle. Celle là qui, parce qu'elle peut fédérer toutes les bibliothèques et les rendre disponibles au lecteur partout où il se trouve, met potentiellement toutes les cultures en contact et à égalité.

---

<sup>17</sup> . DIAGNE, S.B. La leçon de Gaston Berger In : Introduction à Gaston Berger une philosophie de l'avenir. Dakar : NEA, 1997. p. 4 5

<sup>18</sup> . Idem p. 4 - 5

C'est pourquoi, le déficit capital pour les bibliothèques en Afrique est l'intégration et la maîtrise de cet outil pour ne pas encore une fois, "se laisser larguer". Et, cela ne peut se faire sans un minimum d'alphabétisation et de formation.

Monsieur Bernard DIONE  
Conservateur  
Bibliothèque Centrale  
De l'Université Cheikh Anta Diop  
De Dakar  
B.P. 2006 – Dakar (Sénégal)

## BIBLIOGRAPHIE

-----

1. ABADI, Mostafa El.- Vie et destin de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie. Paris : Unesco, 1992. 248p.
2. BERGER, Gaston. L'Homme moderne et son éducation. Paris : PUF, 1962.- 368p.
3. DIAGNE, Souleymane Bâchir ; OSEBI, Henri. La question culturelle en Afrique : contexte, enjeux et perspectives de recherches.- Dakar : CODESRIA, 1996. 64p.
4. ETOUNGA MANGUELLE, Daniel. L'Afrique a-t- elle besoin d'un programme d'ajustement culturel.- Ivry Sur Seine : Nouvelle du Sud, 1992. 153p.
5. Gaston BERGER : introduction à une philosophie de l'avenir. Dakar NEA, 1997. / à paraître/.
6. HOULE, Cyril O. Le Rôle des bibliothèques dans l'éducation des adultes et dans l'éducation de base. Paris : Unesco, 1951.- 201p.
7. IFLA ALP. La diffusion de l'information dans les communautés rurales en Afrique : actes du séminaire tenu à Gaborone, Botswana, 22 25 juin 1994. /Dakar/ : BLD, 1996.- 205p.
8. L'Information pour le Développement en Afrique/sous la dir. de Françoise Sorieul ; In : Afrique contemporaine, vol. 28, n° 151 /n° spécial/, 1989. 294p.
9. NDIAYE, Raphaël A. Communication à la base : enraciner et épanouir.- Dakar : ENDA TM, 1994. 302p. (série études et recherches ; 162-163-164)

10. SENE, Henri. Les Bibliothèques en Afrique Occidentale Française : 1800 - 1959 : In: Libri, vol 42, n° 4. p. 306 - 329.

11. WADE, Ibrahima. L'Assimilation comme idéologie dominante de l'éducation coloniale au Sénégal avant la Seconde Guerre : mythe ou réalité ?.- Paris : Université René Descartes, 1984.- 23p.- (mémoire de DEA)